

TRANSPORT

C'est l'embarquement : j'ai peur, les autres crient, certains pleurent, se débattent. Mes amis, ma famille : j'aperçois au loin mon filleul. Mon frère qui s'était fait capturé il y a 2 mois déjà.... Je ferme les yeux. J'essaie d'oublier l'horreur autour de moi. Je marque lentement, les Blancs me poussent. Ils m'appellent « le Nègre ».

Nous descendons dans le fond de cale, sinistre lieu. Mes mains tremblent, pas pour longtemps car un Blanc e les saisit violemment et les enchaîne à deux lourds fers. Une odeur pestilentielle de poisson m'atteint et me monte à la tête. J'ai envie de pleurer, mais dans mon village les hommes ne pleurent pas ! Un homme doit faire preuve de courage !...

Fini de me lamenter, je me ressaisis et tente de négocier : « Libérez-nous ! Nous avons de l'argent, enfin, nous en trouverons.. et nous avons des épices aussi ; on peut vous procurer des armes... » Ce à quoi il me répondit : « Votre argent ne nous intéresse pas, à vous seuls, vous représentez bien plus d'argent que toutes les épices du monde ! »

Je n'insiste pas : il ne me faut pas longtemps pour comprendre que ce qu'ils veulent, c'est nous ! Inutile de discuter... Et puis de toutes façons, je ne peux pas : je ne comprends que très peu leur langue.

Plus les jours passent, et plus le nombre de morts ne fait qu'augmenter. Il faut dire que les conditions difficiles du voyage n'améliorent pas les choses. Les maladies, les infections... Les Blancs, qui n'hésitent pas à nous tuer, ou à nous battre. Et pire encore, le désespoir, la tristesse qui envahit même les plus forts, les empoisonne de sa noirceur et les tue de l'intérieur : voilà la pire des maladies, mon enfant...

Plus le temps passe, plus je sens que mes heures sont comptées (enfin, je ne distingue même plus les heures : au fil des jours, j'ai perdu la notion du temps.) Nous en sommes à des mois de voyage, et je ne m'habitue toujours pas à cette horrible odeur ! La vie a perdu de son sens, et parfois je me dis que je préférerais mourir.. Mais je dois faire preuve de courage. Le désespoir ne me tuera pas, pas moi ! .. De toute façon, inutile de m'en faire pour cela : je mourrai probablement de faim, s'ils ne nous nourrissent pas davantage ! Mais je souffre plus pour les enfants que pour moi. Les pauvres petits...

Et les jours passent ainsi, seconde après seconde, minute après minute, heure après heure... Jusqu'au jour où une révolte éclate. C'est le jour du bain, et au moment de détacher un homme, il se saisit d'une arme et tue un Blanc ! Profitant de la panique, d'autres prisonniers tentent de s'échapper.

Pas moi. Moi, je reste bien calme. J'essaie de rassurer les enfants qui voient leurs parents se jeter à la mer... Beaucoup de Noirs sont tués. J'y échappe de justesse.

Quand le calme est revenu, ils nous rattachent. Pour punition, nous ne mangeons pas pendant des jours.... La plupart du temps je dors, mais là j'ai été réveillé par la tempête. Le vent souffle, le bateau tangue, et l'eau commence à s'infiltrer ! C'est la panique ; même les Blancs ont l'air dépassé.. Je me souviens bien de cette nuit, où j'ai cru que c'était la dernière !

Mais le calme revient au matin, et les hoses reprennent leur cours. Après des mois à bord de ce bateau nous arrivons enfin. L'embarcation touche terre, des Blancs arrivent. Ils ont l'air de bonne humeur. C'est une bonne chose pour nous, car ils ne nous poussent pas. Ils sont moins violents et plus calmes avec les femmes et les enfants.

Nous sortons du navire, et nous arrivons dans un étrange endroit. Il fait froid ! Ici, des chevaux attendent les Blancs. Quant à nous, nous marchons. ... Après une longue marche, nous arrivons à ce qui ressemble à un marché.